

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

Quotidien Républicain du soir

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉJOURN 2491

ADMINISTRATION

142, rue M...

2^e). — Téléph. : CENTRAL 80-62

Le Nu...

(Départements) : Cinq Centimes

L'Instruction de l'Armée

Dans la séance du 28 Décembre 1915, après avoir promis au Sénat que la classe 1917, appelée le 5 Janvier 1916, serait instruite au mois de Mai, c'est-à-dire quatre mois après, le Ministre de la guerre a fait, aux applaudissements de tous les sénateurs debout, la déclaration suivante :

« La classe 1917 va partir. La nation tout entière l'accompagne. Et la nation entend, exige que fassent leur devoir tous ceux qui, à un titre quelconque, ont la charge et la responsabilité d'accueillir ces jeunes gens, de les instruire et de les préparer pour la grande lutte. »

Commentant cette déclaration, un grand journal du matin qui, en matière d'Instruction militaire, n'a jamais dissimulé ses idées rétrogrades, s'est exprimé, le 30 Décembre 1915, dans les termes que voici :

« Il ne s'agit pas de fatiguer les soldats en exercices rebutants et inutiles, mais de donner à chacun d'eux l'Instruction qui se dégage de cette guerre. »

Il semblait vraiment que ce sont les réactionnaires qui ont inventé la Nation armée. Il y a quarante-cinq ans cependant, depuis la guerre de 1870-1871, que, nous autres officiers républicains, nous demandons que l'Instruction du temps de paix soit dirigée uniquement en vue de la guerre, qu'elle soit débarrassée de toute inutilité. Nous avons été traités d'antimilitaristes. Pour avoir soutenu les idées aujourd'hui applaudies par le Sénat, nous avons été mis, et nous sommes encore en quarantaine.

Dans la Revue de Paris du 15 Août 1906, sous le titre « Ordonnance et règlements », j'ai écrit ce qui suit :

Lorsque la guerre de 1870 éclata, je venais de sortir de l'École ; je n'avais que six mois de régiment. Le dressage d'un jeune officier était alors d'autant plus long qu'il comportait beaucoup d'inutilité. Je ne savais pas très bien mes évolutions. Mon capitaine avait fait la campagne d'Italie ; j'avais en lui une grande confiance. Je lui fis part, tout naïvement, de l'inquiétude que j'éprouvais de partir en cam-

pagne avec des connaissances militaires encore incomplètes. « Rassurez-vous, me dit-il ; à la guerre, il n'y a plus de règlement. »

Le règlement alors en usage ne contenait, en effet, que des mouvements de parade. Son insuffisance était telle que le ministre eut devoir rédiger à la hâte des instructions pour le combat, qui furent distribuées aux troupes, au moment de leur entrée en campagne. Le hasard voulut que je fisse partie successivement de l'armée du Rhin, de l'armée de la Loire et de l'armée de Versailles. Les occasions ne me manquèrent pas de constater effectivement rien de ce que j'avais appris en temps de paix ne se faisait à la guerre. Je me débrouillai comme les autres, mieux que bien d'autres même, parce que je n'avais pas l'esprit foussé par des règlements inapplicables.

La campagne terminée, je me réjouissais de la pensée que nous allions enfin nous affranchir d'un formalisme qui me paraissait définitivement condamné. J'eus la stupéfaction de voir reparaître les manœuvres de parade, dont la guerre venait de démontrer l'inutilité. Comme je n'étais pas contre cette résurrection, un officier âgé qui me portait de l'intérêt, s'exprima, sur mon compte, dans les termes suivants : « Ce jeune homme se ressentira toujours les dix mois qu'il vient de passer en campagne au début de sa carrière. »

Je crains bien, qu'après la guerre actuelle, notre haut commandement ne commette la même faute, si on ne rend pas, dans l'armée, aux officiers républicains, la place qui leur revient ; si on maintient, à la tête de la nation armée, ceux qui en ont toujours été les pires adversaires.

Je crains de voir sombrer les belles résolutions des réactionnaires.

Je crains de voir réapparaître : les théâtrales manœuvres d'automne, devant lesquelles nos hommes d'Etat se sont si souvent extasiés ;

les ridicules exercices de combat de Longchamp, de Vincennes et de Satory ; exercices ne ressemblant en rien à ce qui se passe à la guerre ;

enfin, ce qui a fait la gloire d'un de nos ministres les plus récents, les retraites en musique, les sonneries dans les casernes, les tables de lieutenants, et les gants Crispin pour les cuirassiers.

Général PERCIN

Daudet menteur et fuyard

Ce que disent de Miguel Almeyda ses compagnons de lutte

Dans la Guerre Sociale de ce matin, Gustave Hervé publie les lignes suivantes que nous ne voulons pas affaiblir d'un commentaire :

Gustave Hervé

Mon ami Miguel Almeyda, alias Vigo, directeur du Bonnet Rouge, qui fut pendant 5 ans mon second à la Guerre Sociale, est trainé en ce moment dans la boue par une femme royaliste qui l'accuse, entre autres choses, d'avoir, au temps des grandes grèves des P.T.T., livré à la police les fils télégraphiques, cette méchante accusation d'être de méche avec la police fut jadis à l'une des plus grandes figures révolutionnaires de notre pays, à Blaudet, à une époque où l'Enfermé avait déjà fait pourtant 12 des 32 années de prison qu'il a passées dans les cachots des divers gouvernements.

Au lieu de hausser les épaules devant cette grotesque accusation, Miguel Almeyda, en un article douloureux, réclame de celui qui l'a ainsi saisi un jury d'honneur.

En attendant que ce jury d'honneur se réunisse, si les accusateurs ne se dérobent pas, je tiens à proclamer ici que Miguel Almeyda, avec tous ses défauts — car il en a sa part, comme tout le monde — est, de tous les révolutionnaires que j'ai connus intimement au temps où nous préparions la Révolution sociale et où nous étions logés dans les mêmes prisons, l'âme la plus fière, le cœur le plus vaillant, le caractère le plus loyal. Je ne parle pas de sa bravoure, qui est légendaire.

Le jour où je fais paraître le dernier numéro de cette Guerre Sociale fondée avec moi, je veux lui donner ce témoignage public de mon estime et de mon affection.

Gustave HERVÉ.

Louis Grandidier

Un autre militant révolutionnaire, qui fut le compagnon de luttés et de prison de Miguel Almeyda, Louis Grandidier publie dans la Bataille, l'organe quotidien du syndicalisme ouvrier, l'article que voici :

Une polémique s'est engagée, ces temps derniers, entre l'Action Française et le Bonnet Rouge. Une polémique qui, de suite, a pris le ton amer et un caractère marqué de haute virulence.

Elle pouvait difficilement en être autrement, d'ailleurs.

Les royalistes d'Action Française, en général, et leurs porte-parole Daudet et Maurras, en particulier, ne sont pas gens avec qui on puisse discuter de sang-froid et posément.

Avec eux, la discussion passe de suite à l'engoulement. Les expressions qui viennent sous leurs plumes sont de celles qui feraient rougir les plus mal embouchés d'entre les haragères.

Quoi de plus naturel que leurs adversaires se servent, à leur encontre, du même vocabulaire — emprunté à ces dames du bateau-à-voir.

C'est ce qui s'est produit à propos de la polémique qui nous occupe.

Léon Daudet, qui ne saurait prétendre à la maîtrise du beau langage, encore qu'il soit le fils d'un bel écrivain et d'un honnête homme, s'est révélé, depuis longtemps, comme un chef dans la basse injure. On dirait qu'il écrit avec de la...

Quant à Maurras, de forme plus châtiée cependant, son langage vaut celui de son acolyte.

Et, dans leur quotidien, nos gaillards s'en donnent à cœur joie.

Il ne s'en sort point privés, dans leur polémique avec le Bonnet Rouge.

Celui-ci ayant fort justement fait remarquer que ces messieurs de l'Action Française n'étaient aucunement qualifiés pour le rôle qu'ils voulaient jouer de professeurs de morale, de champions du patriotisme et de parangons de l'honnêteté politique, l'ire de Charles Maurras et de Léon Daudet ne compta plus de bornes.

Le sieur Barthélémy, royaliste d'Apt, dans la Vaucluse, s'étant tiré des pieds en Espagne, en lieu de répondre à l'ordre de mobilisation, le Bonnet Rouge en profita pour épinglez ce geste qui, en l'avouant, contraste joliment avec les sentiments chauvins et guerriers affichés par les royalistes. De plus, notre confrère reprocha à un autre Daudet, Charles, de s'être fait embusquer. Et à un troisième Daudet, Lucien, d'avoir eu des histoires scabreuses, connues de la préfecture de police.

À cela, l'Action Française, qui ne pardonne jamais à Almeyda d'avoir indiqué le sésame de Jaurès, répondit en publiant le casier judiciaire d'Almeyda.

Cette manière oblique plut médiocrement à Bonnet Rouge, qui insista et montra combien les campagnes de l'Action Française étaient loin d'avoir le souci du pays comme but. « Serveurs de l'étranger », ainsi furent appelés Daudet, Maurras et

autres collaborateurs de la feuille monarchiste.

Et le journal que dirige Almeyda ne s'en tint pas à cette affirmation.

Les romans-feuilletons péjorativement fabriqués par l'Action Française, sous couvert de faire la chasse aux espions, furent haïement déclinés, ainsi que toutes les recombolesques historiques écrites au jour le jour, par Daudet le petit.

Les copains de ces messieurs du roi, les Assomptionnistes et autres moines, ne furent pas épargnés. Non plus que les journaux balkaniques, espagnols, etc., qui se réclamèrent de la politique de Maurras-Daudet, tout en faisant étalage de la plus pure germanophilie.

L'auteur de l'Abant-Guerre voulut alors frapper un coup de maître. Renforcé par Maurras, l'entreprit de démonstrer le directeur du Bonnet Rouge, en lui reprochant son passé révolutionnaire, en mettant en doute son patriotisme, en l'accusant d'avoir fait le possible et l'impossible pour se faire réformer, après avoir joué les guerriers en chambre.

Allant plus loin, le duo parla de l'accession vers la torture faite par Almeyda, en qualité de munitionnaire.

Éclata, sur ces entrefaites, l'affaire Lombard. Ce docteur, accusé de s'être, en compagnie du nommé Garfunkel, spécialisé dans le commerce des réformes frauduleuses, avait écrit quelques articles au Bonnet Rouge. Il n'en fallut pas plus pour que le journal soit accusé d'avoir été de méche avec ces malins compères.

Forçant la note, le Daudet d'Action Française vient de jeter à la figure d'Almeyda l'accusation d'agent provocateur.

On se souvient qu'au temps de la grève des cheminots, la Guerre Sociale, dont Miguel Almeyda était le secrétaire de la rédaction, préconisa le sabotage et porta sur les fonts baptismaux de l'action directe Manuelle Giselle (qu'il convient de ne pas confondre avec Anastasie Compétous) ; on se souvient aussi que des ouvriers, que des révolutionnaires mettant en pratique les conseils du journal en question, « opérèrent », et que d'aucuns furent pris et condamnés — notamment notre camarade Gourmelon, de Brest.

L'Action Française prétend savoir que le sieur Garfunkel n'était pas étranger à ces affaires, qui lui rapportaient.

Et Daudet n'hésite pas à dire qu'il lui mentait de connivence avec Almeyda et partageait avec lui la gâlette que lui passait le « Tour Pointue » pour prix de ses services.

L'accusation est brutale et directe. Elle est de celles dont on ne se lave pas avec des phrases.

Si elle est vraie, tant pis pour celui contre qui elle est portée. Si elle est fautive, Daudet mérite que celui à la face de qui il l'a jetée lui brûle la gueule.

Mais nous sommes en guerre. Assez de Français meurent en ce moment.

« En temps ordinaire, écrit Almeyda, à son accusateur, je vous aurais brûlé la cervelle. »

« Mais, ajoute-t-il, nous sommes en guerre... »

Et Almeyda déclare à Daudet : « Je ne vous tuerais donc pas. »

Le directeur du Bonnet Rouge lui dit aussi qu'il ne le poursuivait point plus devant les tribunaux.

Et il propose au collaborateur de l'Action Française, la constitution d'un jury d'honneur, dont les membres seraient pris parmi les amis des deux parties.

« Vous m'avez accusé, écrit Almeyda : 1° De m'être enrichi comme fournisseur de l'armée. 2° De posséder un petit hôtel particulier. 3° De m'être fait réformer frauduleusement. 4° D'être l'ami de Lombard et de Garfunkel. »

Voilà, pourait le directeur du Bonnet Rouge, les faits qui devraient être portés devant le tribunal d'honneur.

De cette proposition, le petit Daudet ne veut rien entendre.

Est-ce dérobade ?

Dans l'Action Française, il avait, cependant, été très affirmatif. Il doit donc avoir en mains les preuves de ses imputations.

La polémique en est là.

Comment tout cela va-t-il finir ? Maurras-Daudet continueront-ils à accuser, dans les colonnes de leur journal, sans consentir à ce que leur demande le Bonnet Rouge ? Et si l'Action Française continue, et de la même manière, qu'advient-il ?

Les deux bogues peuvent, à leur choix, faire figure de justiciers ou de colonniers. Mais se décideront-ils à choisir ?

S'ils ne s'y décident point, ce sont eux qui seront jugés. Et si c'est tant pis pour eux, ce sera tant mieux pour l'honneur de la presse, qui souffre vraiment trop des vilaines manières des égoïstes de lettres qui se sont enfichés dans ses rangs, et de quelque couleur qu'ils se réclament.

Louis GRANDIDIER.

Et maintenant Léon Daudet peut continuer à entasser les ordures pour se constituer un tréteau digne de lui.

Il est jugé. C'est un menteur et c'est un lâche.

L'Évangile est mort !

On vient d'emprisonner, en Allemagne, et l'on va faire passer en conseil de guerre, un pasteur adventiste. Fidèle à sa doctrine, ce ministre du Christ s'en allait trouver les soldats et leur disait : « La parole de Dieu vous interdit de porter les armes. »

Ainsi, il restait donc au monde un homme, un seul, mais encore un, pour qui l'Évangile n'était point lettre morte. Il n'y en avait qu'un.

La même dépêche qui nous apprend l'arrestation de ce pasteur nous informe que les autres fidèles de sa secte, les autres adventistes, désapprouvent son apostolat ; ils déclarent, paraît-il, que la doctrine adventiste, dont l'un des dogmes essentiels est qu'il faut prendre à la lettre les prohibitions du Christ concernant l'usage des armes, ne doit pas être propagée pendant la guerre.

Ce sont là d'étranges adventistes et d'étranges chrétiens, car, si leur doctrine a une raison d'être quelconque, c'est à condition qu'elle soit appliquée en temps de guerre. Prêcher la paix entre les hommes tandis qu'ils ne se battent pas, ce n'est pas très méritoire ; ce qui serait véritablement utile, c'est de les amener, tandis qu'ils se battent, à déposer les armes pour obéir au Christ et à sa parole.

C'est vraiment des adventistes, les seuls chrétiens qui restaient au monde, réduit à un nombre des véritables fidèles disciples de Jésus-Christ ; il n'y a désormais plus qu'un homme pour qui l'Évangile soit une loi, une règle de conduite ; ce chrétien unique, c'est le pasteur qui vient d'être incarcéré. Encore insinuent-ils qu'il est aliéné.

Les autres chrétiens, qu'ils se disent luthériens, calvinistes, quakers, ou même adventistes, n'ont plus ce droit de se donner pour des disciples du Christ. Ils peuvent bien se réunir pour lire l'Évangile ; ils ne respectent plus le livre saint ; ils n'obéissent plus à sa loi. Ils se disent chrétiens, mais ils se conduisent exactement comme s'ils ne l'étaient point. L'Évangile leur dit en effet que tous les hommes, ayant Dieu pour père com-

mun, sont frères, et doivent s'aimer et ne point se battre ; la guerre est un crime contre Dieu, dont elle tend à détruire les créatures, et contre l'humanité ; un chrétien ne doit pas prendre part à la guerre.

Or, parmi les innombrables prédicateurs qui pullulent dans les innombrables sectes qui se réclament de l'Évangile, aucun n'a osé, à l'occasion de la guerre, rappeler les enseignements et les prohibitions du Christ. Et ce qu'aucun pasteur n'osa prêcher, aucun fidèle n'osa l'appliquer, de son propre mouvement.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'Évangile n'est plus la loi du monde, et que, comme l'écrivit Alfred Loisy, dans son admirable *Guerre et Religion*, la figure de Jésus, dont l'aurore éclaira les siècles passés, n'est plus qu'une ombre qui s'efface à l'horizon du nôtre ?

« L'Évangile de Jésus ne suppose point la patrie, il la supprime », dit encore Alfred Loisy. « La guerre entre vrais chrétiens serait chose absurde et inconcevable, s'il existait de tels chrétiens. »

A jamais les patries n'ont été si vivantes et si respectées, et des hommes de toutes les religions se battent sans remords. C'est donc bien que l'Évangile de Jésus n'est plus la loi de l'homme et qu'il n'existe plus de vrais chrétiens.

On nous pardonnera d'avoir, en cette semaine de Noël, enregistré, à la suite de l'exégète du nouveau Testament, la faille de l'Évangile de Jésus, et dressé l'acte de décès du christianisme. Ce n'est pas la guerre qui l'a tué ; mais elle a permis de constater son trépas.

Georges CLAIRET.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES
En Champagne, l'ennemi a tenté pendant la nuit de nous enlever, à coups de grenades, un petit poste d'écoute vers la cote 193, L'attaque a complètement échoué. Nuit relativement calme sur le reste du front.

est adressé par Maurras au général de Castelnau :

« La supériorité morale des chefs ainsi attaqués, écrit Maurras, à propos de Castelnau, est de ne se préoccuper que de l'ennemi du dehors. Mais si la lutte des partis, qui recommence, entreprend de nouveau de les envelopper, cette conduite vertueuse exclusivement nationale pourrait constituer, en fait, l'infériorité de ces nobles âmes. Pour eux et pour la France, le plus sage serait de ne pas se laisser recouvrir par une anarchie déjà débordante. »

C'est après avoir adressé cet appel déguisé au coup de force que Maurras évoque Monk, le faiseur de rois, et avertit les généraux factieux, s'ils s'en trouvent, qu'ils « seront les bienvenus. »

Quel dessein criminel Maurras poursuit-il en s'ingérant ainsi tortueusement à mêler à ses histoires louches et ténébreuses le nom du général de Castelnau ?

N'obligera-t-on pas ce mystérieux coquin à ne pas tenter de compromettre les chefs de notre armée, au moins pendant la durée de la guerre ?

Il a donc bien peur que la France soit victorieuse, qu'il cherche tant à la désunir et à embarrasser les artisans de la victoire ?

Faits divers

Le feu

Incendie assez grave, cette nuit à 2 heures 30, 20, rue Vivienne dans le magasin de fourrures de M. Valenciennes. Le feu a été éteint par les pompiers sans rendre malades de travail. Dégâts très importants.

Ce matin, commencement d'incendie, 15, rue Morand, dans la cartonnerie Babellet. Les pompiers se sont rendus maîtres du sinistre après une demi-heure de travail.

Pauvre pochard

On dit couramment qu'il y a un bon Dieu spécial pour les ivrognes. En cette occurrence, il n'y a s'est guère montré ému pour Robert Quintanuel, 26 ans, infortuné, sans domicile.

Celui-ci, vers 2 heures 30 du matin, ayant bu plus que de raison, descendait en zigzaguant dans le faubourg Montmartre lorsqu'il fut cavalcade par un taxi-auto. La voiture lui passa sur les épaules et lui fractura la cuisse gauche. Le blessé transporté à l'hôpital Lariboisière.

Bourse de Paris

À la veille de deux jours fériés, le marché est inactif et la liquidation s'effectue dans le plus grand calme.

Fonds d'État : Français 3 0/0, 63,75 — Extérieurs, 87,50.

Actions diverses : Banque de France, 4.200 — Lyonnais, 308 — Nord de l'Espagne, 460 — Saragosse, 308 — Monaco, 3.375 — H.S., 483 — Voltaire, 145 — Nord-Sud, 100 — Say, 0/11, 408 — Azote, 945 — Dnieprovienska, 2.150.

LA GUERRE

La guerre aérienne

COMMUNIQUÉ OFFICIEL BRITANNIQUE
Londres, 31 décembre. — Communiqué du front britannique en France du 30 décembre. Il heures 30.

Hier, la station de Comnes, les voies ferrées et les hangars voisins ont été bombardés par seize avions britanniques. Dix autres ont attaqué l'aérodrome d'Irrevilly où ils ont causé de sérieux dégâts.

Les vingt-six avions ennemis sont rentrés indemnes. Il y a eu pendant la journée, douze combats entre avions. Un des nôtres a attaqué quatre avions allemands les chassant tous les quatre, en endommageant un et en abattant probablement un autre.

Un de nos appareils a été abattu au cours d'un autre combat avec deux avions allemands.

ACTIONS D'ARTILLERIE

Les Allemands ont capoté violemment, pendant la nuit, nos tranchées au sud de Pricourt. Quelques Allemands ont été chassés d'une de nos tranchées avancées où ils avaient pénétré.

Le beau temps a permis à notre artillerie de vanonner abîmement plusieurs points.

Au nord d'Ypres, deux d'artillerie.

A Salonique

LES PRÉPARATIFS DES ALLIÉS
Salonique, 31 décembre. — On télégraphie Salonique au Times :

« La plus grande confiance règne parmi les Alliés. Les arrivées régulières de troupes d'artillerie, et de munitions n'ont fait qu'accroître cette confiance. »

« L'état-major grec, toujours enclin pourtant au pessimisme ne tarit pas d'éloges pour les Alliés, qui ont déjà construit plus de 80 kilomètres de routes. »

UN PRÉSAGE DANS LES AIRS

Salonique, 30 décembre. — Pour la première fois, un avion français a survolé Salonique ce matin. La flotte a ouvert un feu violent contre lui, sans l'atteindre. La machine ennemie a jeté trente bombes sans causer de dégâts.

Des avions français sont partis à la poursuite de l'avion allemand qui s'est éloigné rapidement.

En Albanie

LES ITALIENS A VALONA
Athènes, 28 décembre. — Des renseignements venant de bonne source confirment que 28.000 hommes de troupes italiennes ont débarqué à Valona.

Une dépêche d'Athènes à la Gazzetta del Popolo de Turin, déclare que les Autrichiens ont attaqué Scutari, en Albanie septentrionale, dont la chute est attendue d'ici peu de jours et dont les Autrichiens et les Bulgares marcheront, alors, sur Valona.

QUE NOS ENNEMIS SOIENT FIXES

Londres, 31 décembre. — Le correspondant de la Morning Post à Washington déclare que, pour répondre aux bruits de paix que l'on a fait récemment courir, les Alliés placent en Amérique de nouvelles et formidables commandes de mu-

Le Front russe

LES ALLEMANDS ÉCHOIENT ENCORE DEVANT DVINSK

Pétrograd, 30 décembre. — L'Unité Russe, organe du ministère de la Guerre, annonce que, dans la région de la position fortifiée de Dvinsk, dans la région de la voie ferrée de Vjma à Pskov, les Allemands ont tenté, par une série d'attaques énergiques, d'enfoncer le front russe dans la direction de Dvinsk. L'artillerie russe a entravé l'offensive pendant que l'infanterie russe poursuivait les Allemands jusque dans leurs réseaux de fils de fer. Toutes les tentatives allemandes pour reprendre l'offensive dans la même direction et dans les secteurs voisins ont échoué.

Le même journal annonce que les Allemands ont transformé la ville de Pinsk en un camp militaire puissamment fortifié, créant ainsi un point stratégique très important qui lie le centre de leurs armées avec leur aile droite du sud.

FAIT BONNE GARDE
Lyon, 31 décembre. — Suivant le journal *Le Journal Universel*, la flotte russe croise toujours dans les côtes bigares et roumaines exerçant une surveillance sérieuse sur tous les navires.

Daudet et ses lecteurs

Léon Daudet collaborait à la « Libre Parole » pendant l'affaire Dreyfus et le nationalisme. Il y faisait déjà de l'antisémitisme à outrance. Des lecteurs prenaient pour parole d'Évangile tout ce qu'il racontait. Daudet son article écrit, touchait le prix convenu, et s'en allait.

Les lecteurs, eux, fondaient sur le Juf, au détriment, fort souvent de leurs intérêts.

« Des jeunes gens, raconte M. Raphaël Viau qui collaborait aussi à la « Libre Parole », à cette époque, des hommes mûrs, nous arrivaient tout-à-coup, la figure bouleversée :

« J'ai appris hier, monsieur, par votre bon journal, que la maison qui m'employait est juive ; alors, je viens de donner ma démission avec fracas ! »

« D'autres, entraînés tout joyeux : « Imaginez que j'ai un voisin israélite — hier, dans l'Essentiel, je l'ai rencontré, il lisait l'« Aurore ». Alors, monsieur, le sang ne m'a fait qu'un tour, je l'ai appelé : « Sale Juif ! » et je lui ai appliqué, comme il se rebiffait, un énorme coup de poing ; je vais passer sous peu en correctionnelle, mais je suis bien content. »

« M. Drumont fêchant avec émotion ce vieux pérorateur, lui affirmait que « La Libre Parole » rendrait compte du procès, et M. Léon Daudet, qui ne prévoyait pas sans doute ses Camelots du Roy ricanaient, à chaque fois en disant :

« Quels crétins, tout de même ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

« Qu'ils se taisent ! »

